

LES INGRATS ¹

Mon âme, bénis l'Éternel et n'oublie
pas un de ses bienfaits.

(PSAUME CIII, 2.)

Un jour, dix lépreux rencontrant Jésus en Galilée, lui crient dans leur angoisse : « Seigneur, fils de David, aie pitié de nous ! » Le Sauveur les renvoie guéris, purifiés. Un seul revient lui rendre grâces et Jésus laisse échapper cette douloureuse parole : « Tous les dix n'ont-ils pas été guéris ?... Et les neuf autres, où sont-ils ? » Voilà, mes frères, la navrante, mais fidèle image de notre conduite

¹ Il faut lire sur ce sujet un des plus admirables discours de Vinet : *les Eaux de Siloé*, auquel je fais une ou deux allusions dans ce sermon (*Méditations évangéliques*, premier discours). Au reste, on reconnaîtra plus d'une fois dans ce volume l'influence directe de la pensée de ce grand maître dont je n'ai fait souvent que transformer l'or en menue monnaie. Quand on parle, comme je le fais ici, de la reconnaissance, il est plus naturel que jamais de rappeler ce que l'on doit aux autres.

vis-à-vis de Dieu. S'il me fallait une preuve décisive de la profondeur de notre misère, je la trouverais dans notre inconcevable ingratitude envers Celui de qui nous tenons tout. Où sont-ils, dans le monde, les hommes qui songent à bénir Dieu et à compter ses bienfaits? Il y a, quoi qu'on en dise, bien peu d'athées, bien peu d'hommes qui osent nier ouvertement l'existence de Dieu, mais est-ce exagérer que d'affirmer que la masse de nos semblables vit comme si Dieu n'était pas?

Je me trompe; ce Dieu qu'ils méconnaissent d'ordinaire, ils savent bien se souvenir de lui quand la peur ou l'intérêt les y pousse, et c'est ce qui donne à leur ingratitude habituelle un caractère plus odieux. On a remarqué mille fois que ces deux sentiments que je viens de nommer, l'intérêt, la peur, sont les traits dominants des religions païennes, ceux que l'on retrouve dans presque tous les actes de leur culte. Hélas! à cet égard le cœur naturel est toujours le même et, si vous enleviez à la religion de la plupart des hommes tout ce que ces sentiments leur inspirent, qu'en resterait-il encore et quelle serait la part de Dieu? Cet homme, par exemple, que vous voyez aujourd'hui ému, tremblant, parce qu'un grand malheur le menace, parce que la mort semble étendre sa main sur l'un

de ses enfants, cet homme qui pleure et qui prie, où seront demain sa ferveur, son repentir et sa piété d'un jour?

Bénir Dieu, sentir que l'on dépend absolument de lui, qui donc y songe, mes frères? Supposons que notre félicité ne fût jamais troublée, n'est-il pas à peu près certain que notre ingratitude durerait à jamais? Pour développer en nous cette brutale insouciance, il ne faut pas, comme vous le pensez peut-être, une position enivrante, une fortune prodigieuse, une de ces prospérités inouïes qui donnent le vertige; non, il ne faut, hélas! qu'un bonheur continu, qu'une sécurité que rien ne trouble, que la certitude de trouver sur notre table notre pain quotidien; c'en est assez pour nous faire oublier que tout ce que nous avons nous est prêté; il semble, à nous voir agir de la sorte, que Dieu nous doive tout ce qu'il veut bien nous dispenser; l'habitude même de ses bienfaits leur ôte toute saveur à nos yeux; il faut qu'il nous les retire pour que nous sachions comprendre qu'il nous les avait donnés.

Voyez, à cet égard, le spectacle que nous offre le monde. Dans chaque condition, vous apercevrez des hommes méprisant ce que Dieu leur donne, porter leurs regards au delà, au-dessus

d'eux, et demander toujours ce que Dieu leur refuse. Cet ouvrier, par exemple, auquel Dieu donne avec son pain quotidien, la santé, la force et des affections qui pourraient suffire à sa joie, croyez-vous qu'il estime son bonheur? Non! ses regards sont tournés plus haut; il envie celui auquel Dieu a donné une position plus élevée, et les seuls biens désirables sont pour lui placés à cette hauteur qu'il ne peut atteindre. Or, celui-là même qui est l'objet de son envie, cet homme plus fortuné, croyez-vous qu'il s'estime heureux et satisfait? Croyez-vous qu'il sente son cœur déborder de gratitude à la pensée de tout ce qu'il possède? Non! à son tour, c'est plus haut qu'il regarde. Plus haut! c'est-à-dire vers la région de l'abondance et du luxe; c'est là qu'est le bonheur, et, pour lui, les heureux de la terre sont ceux qui sont au-dessus de lui. — Eh bien! ces heureux de la terre, interrogez-les à leur tour. Ils ont tout ce qu'on peut envier, et l'indépendance, et la richesse, et les moyens de satisfaire leurs moindres désirs. Vous les croyez heureux. Hélas! c'est parmi eux qu'on rencontre le plus souvent le mépris du bonheur, c'est parmi eux que le cœur et l'esprit sont le plus aisément blasés; à leur tour vous les verrez former des désirs nouveaux, irréalisables, et cher-

cher le bonheur partout ailleurs que là où Dieu l'a placé. Vous la verrez, cette femme mondaine, à laquelle Dieu a épargné jusqu'ici de véritables épreuves, oubliant qu'entre des milliers d'êtres, elle a une position exceptionnelle, qu'elle a ce qui est refusé à la masse immense de ses semblables, vous la verrez se créer des douleurs imaginaires, s'y absorber, en entretenir les autres, se plaindre sans cesse, en face d'un monde où des douleurs réelles, saignantes, que son égoïsme n'entrevoit pas même, la heurtent à chaque pas. Vous les verrez, ces privilégiés de la fortune, méprisant les mille joies que Dieu a semées sur leur route, s'élancer avec une insatiable ardeur vers un but qui recule sans cesse, cherchant, cherchant toujours ce bonheur qu'ils n'atteindront jamais.

Mes frères, nous sommes tentés ici de railler la nature humaine. Songeons plutôt à la plaindre. Dans ce sourd mécontentement qui partout poursuit l'homme, qui vient désenchanter ses joies et flétrir son bonheur, je retrouve en définitive une preuve éclatante de la grandeur de sa destinée. Ah! vous aviez cru que l'homme pouvait être heureux sur la terre, vous aviez cru que le bonheur était dans toutes ces joies enviées. Non, nous répond l'expérience des siècles et la vôtre, non, le

bonheur n'est pas là. Et pourquoi ? Parce que notre âme est faite pour Dieu et que l'infini seul peut la satisfaire. « O Dieu, s'écrie saint Augustin, tu nous as fait pour toi ; c'est pourquoi notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en toi. » Vous le trouvez insensé, cet heureux de la terre qui, foulant aux pieds toutes ses joies, en cherche de nouvelles, d'impossibles ; vous l'accusez cet homme qui, pouvant jouir de tout, livre son âme à l'ivresse des passions dont l'ardeur dévore toutes les jouissances comme un brasier consume des feuilles sèches ; ah ! reconnaissez pourtant dans ces égarements la soif secrète qui tourmente l'âme humaine, et à l'immensité de ses désirs, mesurez la grandeur de l'objet qui seul peut la satisfaire à jamais. Pour ma part, j'aime mieux, je l'avoue, cette recherche éternelle, si insensée qu'elle paraisse, que la sagesse modérée, égoïste de ceux qui sont satisfaits ; entre l'optimisme superficiel que prêche la philosophie du monde et l'incurable tristesse qui est au fond de l'âme humaine, je préfère encore la dernière. Oui, cela devait être. Dans ce vide immense d'un cœur d'où Dieu est absent, en vain vous avez jeté et les biens de la terre, et le succès, et la gloire, et les affections, tout ce que l'on voit, tout ce que l'on aime, tout ce que l'on envie..., le gouffre reste ouvert, et

tout ce que vous y avez jeté n'a fait que l'agrandir... Ce qu'il lui faut, à ce cœur, c'est plus que le bonheur du monde, plus que le monde lui-même, c'est l'amour de Dieu seul qui pourra le remplir.

Quoi qu'il en soit, mes frères, l'ingratitude est au fond de notre nature; c'est là le sentiment de l'homme vis-à-vis de Dieu. Mais si, chez le mondain, elle s'explique en quelque sorte par cet amer désenchantement qui s'attache fatalement à tous ses sujets de joie, comment justifiera-t-on sa présence dans le cœur d'un chrétien?

Vous êtes chrétien, mon frère, c'est-à-dire que vous avez appris à la lumière de l'Évangile à vous connaître vous-même. Vous savez tout ce que votre vie et votre cœur abritent de misères, de convoitises et de péché; vous avez sondé ces profondeurs ténébreuses de votre nature que le regard des hommes n'aperçoit point; vous connaissez ce qui se mêle d'amour-propre et d'orgueil à vos œuvres les meilleures; vous avez mesuré l'abîme qui vous sépare du Dieu d'amour, et vous n'ignorez pas quel serait votre juste sort s'il vous jugeait selon sa loi sainte.

Vous êtes chrétien cependant, c'est-à-dire que

vous vous réjouissez d'avoir trouvé en Dieu un père et en Jésus-Christ un Sauveur; vous croyez que vous avez été l'objet d'un amour immense; vous retrouvez cet amour et dans cette Providence divine qui vous chercha dans vos égarements, et dans ces cris de votre conscience qui vous poussa vers la croix du Calvaire, et dans la joie céleste qui remplit votre cœur à la bonne nouvelle du pardon, et dans ces délivrances multipliées dont vous avez été l'objet, et dans l'espérance du bonheur sublime que l'éternité vous réserve.

Vous êtes chrétien, c'est-à-dire que vous ne subsistez devant Dieu que par grâce, que vous n'avez de refuge qu'en sa miséricorde. Où sont vos titres, vos vertus, vos mérites? Que seriez-vous devenu sans cet amour prévenant qui est venu vous chercher? Que seriez-vous devenu au jour où la tentation vint envahir votre âme, si, abandonné à vous-même, vous aviez été seul à lutter? Tout ce que vous êtes, c'est à Dieu que vous le devez. Réduit à votre seule force, vous étiez perdu; le dernier auteur de votre salut, c'est vous-même. Partout dans votre passé, vous retrouvez la trace divine du souverain Pasteur qui vous a cherché; partout vous retrouvez son amour que rien n'a lassé. Eh bien! si quelque part la reconnaissance

doit habiter sur la terre, n'est-ce pas dans votre cœur, et, comme on l'a dit, ne serez-vous pas le plus ingrat des hommes, si vous n'en êtes pas le plus reconnaissant?

Cette conséquence est si naturelle, mes frères, qu'il semble qu'après cela tout soit dit, et que l'âme, embrasée par la vue de l'amour de Dieu, n'ait plus qu'à suivre son impulsion et à se donner à lui tout entière. Eh bien! chose étrange, dans cette âme pardonnée, sanctifiée, remplie de l'amour de Dieu et de la joie des anges, vous verrez peut-être l'ingratitude se glisser comme un froid serpent. Qu'est-ce donc qui lui en a ouvert l'entrée? Est-ce seulement notre légèreté naturelle, est-ce l'effrayante facilité avec laquelle nous oublions nos impressions les plus vives et les plus sérieuses? Non, il y a plus encore, il faut sonder ici un des plus tristes côtés de notre cœur... Ce cœur est ingrat parce que toute obligation lui pèse, même celle de l'amour de Dieu..... Oui, il y a en nous un reste d'orgueilleuse indépendance qui ne veut pas accepter le joug de Dieu; nous sentons que ses bienfaits nous lient, et nous ne voulons pas être liés; nous sentons que si l'œuvre de la rédemption est vraie, notre égoïsme est criminel. Disons tout. Il y a des jours où l'amour de Dieu nous im-

portune parce qu'il exige de nous un amour de même nature, une reconnaissance sans bornes, un sacrifice sans réserve..... Voilà pourquoi elle reparaît cette ingratitude jusque dans l'âme du croyant, pourquoi, avec une rapidité effrayante, cette semence vénéneuse germe et se développe en lui. Je la retrouve dans cette insouciance vraiment brutale avec laquelle le chrétien s'habitue à être l'objet de l'amour de Dieu, à considérer sa situation comme toute naturelle; je la retrouve dans la manière sèche et profane dont il parle de ce qu'il y a de plus touchant, de plus sacré dans l'œuvre de rédemption dont il a été l'objet; je la retrouve dans les murmures qui lui échappent dès que la main de Dieu lui refuse l'une de ces bénédictions auxquelles il s'est si rapidement habitué. Hélas! dans cette âme sanctifiée, je retrouve l'ancien homme, les anciens mépris, l'ancienne insensibilité. Voilà pourquoi aussi, mes frères, Dieu nous afflige, pourquoi il appelle chacun de nous à passer à son tour par la fournaise, continuant ainsi cette éducation divine que le pardon seul n'aurait point achevée; voilà pourquoi Dieu nous visite, suivant cette expression frappante que l'Écriture applique non pas aux biens, mais aux maux que Dieu nous envoie, sans doute parce que c'est dans l'affliction

surtout que nous savons discerner sa présence¹. Et, en effet, veuillez le remarquer, c'est au moment où Dieu nous frappe, que nous songeons que jusqu'alors il nous avait épargnés. Sa colère fait ressortir son amour; le Dieu juste révèle le Dieu bon; et c'est sous les coups de sa justice que nous comprenons pour la première fois l'excès de sa miséricorde.

Si notre penchant naturel est vers l'ingratitude, concluons-en qu'il est insensé de croire que la reconnaissance jaillira spontanément de nos cœurs. Non, ici, comme ailleurs, comme partout, il faut la discipline, il faut l'obéissance; à l'habitude ancienne il faut opposer une habitude nouvelle; il faut, avec David, *apprendre*, entendez-vous, apprendre à compter tous les bienfaits de l'Éternel, à ne pas en oublier un seul. C'est là, mes frères, la pensée que je voudrais aujourd'hui graver dans vos cœurs.

Quoi, me dira-t-on, peut-on apprendre à être reconnaissant? Oui, mes frères, on le peut; tout

¹ *Les Eaux de Siloé*, p. 30.

peut s'apprendre à l'école de l'Évangile; faites-en plutôt l'expérience.

Avez-vous jamais essayé de rassembler comme en un faisceau toutes les grâces, toutes les bénédictions dont vous avez été l'objet? Retraced un moment dans votre mémoire, comme je vous y conviais il y a un instant, retracez les premiers appels de la bonté divine, ces bénédictions d'enfance, ces purs et doux souvenirs que tant de vos semblables ne possèdent pas. Rappelez-vous ces prières de la maison paternelle, ces avertissements, ces émotions, ces secrets désirs qui vous venaient de Dieu, puis ces désenchantements, ces douleurs, ces amertumes qui vous ont appris ce que valait le monde; rappelez-vous cette voie tracée par la main de la Providence et qui vous fut préparée, ces délivrances, ce long support, ces protections, enfin ces appels, ces efforts, ces triomphes de la grâce par lesquels votre cœur fut conquis. Faites ce compte-là, et je vous défie de n'être pas saisis de confusion, de ne pas vous sentir comme accablés sous le poids de la bonté divine.

Puis, à toutes ces bénédictions du passé; ajoutez les bénédictions présentes. Y avez-vous réfléchi? Ah! trop souvent, comme ces mondains dont je parlais, nous n'avons compté que ce qui nous man-

que; clairvoyants pour le discerner, nous sommes restés aveugles pour les bienfaits de Dieu. Et cependant, pourquoi ne pas faire ce compte-là? Je vous y exhorte, mes frères, et j'ose vous annoncer d'avance que vous serez étonnés de tout ce que vous découvrirez de bienfaits cachés dans votre vie, fût-elle en apparence entièrement vide et déshéritée. Que vous faudrait-il pour vous faire comprendre que je dis vrai? Une épreuve nouvelle qui viendrait demain vous arracher l'une de vos facultés, l'une de ces affections, l'une de ces joies que vous ne savez pas même estimer. En la perdant, hélas! vous en comprendriez tout le prix, et vos dépouillements vous révéleraient votre richesse. N'en avons-nous pas déjà fait souvent la dure expérience? Quand la maladie est venue, nous avons connu le prix de la santé; quand une de nos facultés s'est affaiblie, nous avons compris que Dieu nous l'avait donnée. Quand le vide s'est fait dans notre demeure, nous avons senti ce que valaient ces affections trop peu sanctifiées par la reconnaissance au jour où nous pouvions en jouir. Nous avons compris ce qu'il y avait de force et d'encouragement dans un regard sympathique, dans un serrement de mains, et ce que pouvait nous apporter de joies infinies le sourire d'un petit enfant. Ah! que ne

donneriez-vous pas pour les retrouver ? Mais non ! il est trop tard, et tous vos regrets ne vous les rendront pas. Mais quelle douleur, quelle confusion d'avoir passé à côté de ces joies sans les apprécier, d'avoir cherché le bonheur là où Dieu ne l'avait point placé, et d'avoir méconnu les preuves les plus délicates et les plus touchantes de son amour ! Pourquoi faut-il de semblables épreuves pour nous apprendre à être reconnaissants ? Pourquoi le bonheur seul ne nous y convierait-il pas ? Il le fait quelquefois, mes frères. J'ai vu des êtres heureux touchés, convertis par leur bonheur même. La part que Dieu leur avait faite leur a paru si belle et si peu méritée qu'ils en ont été comme accablés, et c'est sa bonté même qui a fait naître en eux les premiers éveils du repentir et d'une vie renouvelée. Oh ! mes frères, qui êtes jeunes encore, vous que Dieu a épargnés jusqu'ici, pourquoi ne seriez-vous pas appelés, émus, convertis par ces preuves multipliées de la tendresse divine ? Pourquoi laissez-vous propager cette funeste et triste idée que la douleur seule peut amener les âmes à Dieu, et qu'il ne voit venir à lui que ces cœurs dont le monde ne veut plus, et qui ne trouvent dans son amour que leur dernier refuge ? Pourquoi n'aurait-il, ce Dieu bon, que les rebuts du monde, que les pé-

cheurs flétris, que les âmes gémissantes, tellement que le monde finit par se railler de ces conversions tardives, et par dire que l'amour de Dieu n'a de prise que sur ceux pour lesquels la terre n'a plus d'attraits. Prouvez le contraire. Montrez au monde que la jeunesse, la vie, l'espérance, le bonheur peuvent fleurir dans toute leur beauté sous le regard de Dieu, que la joie peut épanouir le cœur et lui faire produire des fruits de dévouement, de charité, de sacrifice. Prouvez-le à ce monde qui a besoin de l'apprendre, et, pour compter tous les bienfaits de l'Éternel, n'attendez pas que ces bienfaits vous soient ravis.

Mais vous, mes frères, qui géissez sous le poids de l'épreuve, oserai-je aussi vous adresser la parole de mon texte, oserai-je vous proposer de dire avec le Prophète : « Mon âme, bénis l'Éternel et n'oublie pas un de ses bienfaits ? »

Ah ! que Dieu me garde ici de parler de la douleur à la légère, et de blesser les cœurs sous prétexte de les consoler ! Non, soyons vrais, il y a des jours où la bénédiction semble impossible. Lui proposerez-vous de bénir Dieu, à cet être accablé par une douleur indicible et qui a besoin de

toute la puissance de sa foi pour ne pas désespérer? Leur proposerez-vous de bénir Dieu, à ce père, à cette mère auxquels Dieu semble arracher le cœur en leur arrachant leur enfant? L'oserez-vous? Et devant une telle douleur, n'est-ce pas assez, n'est-ce pas beaucoup, mes frères, de ne point se révolter contre Dieu?

Et pourtant, si Dieu est amour, si l'amour est au fond de toutes ses œuvres, n'aurai-je rien à leur dire?..... Et pourquoi ne m'approcherai-je pas de ces cœurs meurtris, pourquoi ne leur dirai-je pas, au nom de l'Évangile, que dans cette douleur immense, il y avait un bienfait? Mais si je n'osais pas le leur dire, c'est que je croirais que nous sommes entre les mains de fer de la fatalité! Mais non! il n'y a pas de fatalité.

Je crois à un Dieu qui agit toujours, dans l'épreuve comme dans la bénédiction, je crois à son amour même quand il châtie. Ah! cette visitation prenez garde de la méconnaître, prenez garde de passer en aveugle à côté de ces marques sévères, mais réelles de son intervention. Je sais ce que vous allez me répondre. Vous me direz : « Où donc est Dieu dans ma vie? où est son action, où est son amour dans les coups qui m'ont frappé? » Mais je n'hésite pas à vous répondre : « Attendez avant de

juger. » Vous vous rappelez cette scène de l'Évangile où les apôtres, naviguant au milieu de la nuit, virent venir à eux un fantôme et poussèrent des cris de terreur. Mais du sein de cette ombre effrayante, une voix douce et calme se fit entendre et leur dit : « Ne craignez pas, c'est moi ; » c'était le Maître, c'était Jésus. Ah ! que de fois aussi, égarés comme les apôtres, et ballottés comme eux sur les flots de la tempête, vous avez vu se dresser devant vous dans la nuit de l'épreuve un fantôme, le fantôme effrayant de la fatalité. Attendez, vos yeux vont s'ouvrir, et vous entendrez au sein des ténèbres la voix de votre Sauveur qui vous dira : « Ne pleure pas ! c'est moi ! » Oui, c'est lui qui vient à vous dans cette mystérieuse épreuve, c'est lui qui s'approche, c'est lui qui vous cherche, c'est lui qu'il faut bénir, en vous humiliant de l'avoir jusqu'ici méconnu.

Voilà pourquoi je vous dis, mes frères : « Prenez garde de méconnaître les bienfaits de Dieu dans l'épreuve. » Ah ! quand on n'y sent pas sa présence, il ne reste que deux partis à prendre : le désespoir ou la dissipation. Le désespoir, c'est la part des plus nobles âmes, de celles auxquelles il n'a manqué peut-être que de connaître Dieu pour trouver en lui leur refuge. La dissipation, voilà la

consolation du plus grand nombre. C'est ainsi qu'elles oublient ce que Dieu voulait leur apprendre à l'heure solennelle de l'épreuve; et comment songer ici sans que le cœur se serre à toutes ces douleurs inutiles qui passent sans laisser de fruits! Quoi! Dieu vous a frappés et vous n'avez pas reconnu sa main, et c'est en vain qu'il est venu à vous? Quoi! vous que Dieu avait marqués du sceau mystérieux de la douleur, vous êtes parvenus à effacer cette divine empreinte et vous avez réussi à vous faire à ce monde qui ne semblait plus fait pour vous! Et ne sentez-vous pas que le monde lui-même s'en étonne, et qu'il vous voit d'un regard surpris prendre part à sa dissipation? Non! vous n'étiez pas faits pour une semblable destinée. Tout vous le dit, et cette blessure secrète qui se rouvre à ma parole vous le dit avec plus de puissance encore. Ah! s'il n'est pas trop tard, cherchez les bienfaits de l'épreuve, et saisissez l'enseignement que Dieu y avait caché.

Pour vous, mon frère, la tentation est ailleurs. Ce n'est pas vous qui pouvez oublier votre épreuve. Non, elle est là, sainte et respectée. Elle est là dans toute sa grandeur, tellement présente peut-être que vous ne voyez qu'elle et que ne songeant qu'à

ce que Dieu vous a pris, vous oubliez ce qu'il vous a laissé. C'est là votre tentation, et pourquoi ne vous dirai-je pas que là aussi il y a un écueil, un danger, et que cette tristesse qui dégénère en amertume ou en morne découragement vous rend incapable d'accomplir la mission pour laquelle Dieu vous a laissé sur la terre?

Ici, toutefois, comprenez-moi bien. Trop souvent, au jour de l'épreuve, le monde, à sa manière, vient nous prêcher l'oubli. Il nous dit au nom de sa philosophie d'oublier ce que nous avons perdu pour songer à ce qui nous reste... Il le dit, mais le cœur fidèle à son affection proteste avec énergie, et cette protestation je la bénis. Oui! vous avez raison. Les vivants ne doivent pas faire oublier les morts. Les morts! hélas! le monde les oublie si vite, leur place est sitôt remplie, les flots de la vie passent avec tant de rapidité sur l'endroit où ils ont disparu, qu'il faut respecter les cœurs qui gardent avec un soin jaloux le culte des souvenirs. Comprenez-moi donc bien, ce n'est pas d'oubli que je veux vous parler. Je vous dirai, au contraire : « Si vous aimez ceux que Dieu vous a repris, ne seriez-vous pas heureux de faire ce qu'ils vous conseilleraient eux-mêmes? Songez donc à ce qu'ils vous diraient, s'ils pouvaient vous appa-

raître et reprendre une voix. Ah ! du séjour de l'amour éternel où Dieu les a recueillis, ils vous diraient d'aimer ceux qui vous restent, ils vous diraient de travailler à leur bien, ils vous diraient de reporter sur eux ces forces, ces puissances de l'âme que vous consommez dans d'amers regrets. Eh bien ! c'est en leur nom, c'est en invoquant leur souvenir que je vous dis : « Prenez garde d'oublier ce que Dieu vous laisse, prenez garde de mépriser la tâche qu'il vous donne à remplir. »

Voulez-vous un exemple qui vous montre comment on peut, au sein de la douleur même, apprendre à bénir Dieu, et à compter avec soin ses bienfaits ? Cet exemple, le voici ; c'est celui de saint Paul :

Connaissez-vous un homme qui ait plus souffert que saint Paul, un homme qui pendant trente années ait concentré en sa personne plus de peines du corps, du cœur et de l'esprit, un homme dont la vie ait été plus labourée par les combats, les défactions, les haines et les mépris du monde ? Eh bien ! avez-vous remarqué comment saint Paul commence toutes ses épîtres ? Par des actions de grâces. Lisez-les toutes. Il n'en est pas une où vous ne l'entendiez dès les premières lignes bénir

Dieu¹. Pourtant, saint Paul n'était point de ces hommes qui se font des illusions, qui sont aveuglés par leur enthousiasme, ou qui voient tout à travers un prisme trompeur. Il voyait les misères, les hontes qui dévastaient l'Eglise, et cependant saint Paul écrivant à des Eglises persécutées, saint Paul écrivant dans sa prison, saint Paul à la veille des supplices, saint Paul rend grâces, et pourquoi ? Parce qu'au-dessus de tous les sujets de tristesse, il voit les sujets de joie ; parce qu'au-dessus des choses qui passent, il voit celles qui ne passent point ; parce qu'enfin à ses yeux les souffrances du temps présent sont comme englouties dans la victoire de l'amour. Instruisez-vous à son école, et apprenez de lui à voir au-dessus de tout ce qui vous attriste, la bonté divine qui surmonte tout.

Au reste, mes frères, en recommandant la reconnaissance aux affligés, puis-je oublier que ce sont eux qui nous en donnent souvent les plus touchants exemples ? C'est une chose bien souvent observée qu'il s'élève plus d'accents d'amour de la

¹ 1 Rom. I, 8 ; 1 Cor. I, 4 ; 2 Cor. I, 3 ; Ephés. I, 3 ; Philip. I, 3 ; Coloss. I, 3 ; 1 Thess. I, 2 ; 2 Thess. I, 3 ; 1 Tim. I, 12 ; 2 Tim. I, 3 ; Philémon, 4. L'épître aux Galates fait exception ; mais saint Paul pouvait-il rendre grâces à Dieu pour une Eglise tombée ?

bouche des infortunés que de celle des heureux et que le malheur est en général plus reconnaissant que la prospérité. C'est à la table du pauvre bien plus souvent qu'à celle du riche que l'on sait bénir Dieu pour le pain quotidien. Ah! qu'il est grand, mes frères, cet enseignement! Comment voir sans émotion, dans la pauvreté, sur un lit de souffrances, et souvent dans les angoisses de la maladie, un croyant recueillir avec soin, avec une attention scrupuleuse, tous les bienfaits de Dieu et n'en pas oublier un seul! J'ai rencontré plus d'une fois ce beau spectacle; j'ai vu dans plus d'une épreuve amère, où il semblait qu'il n'y eût qu'à se révolter, j'ai vu des âmes chrétiennes, acceptant tout avec une douceur angélique, se plaire à discerner tout ce que Dieu mêlait à leurs souffrances de tendresse et de ménagement. Comment oublierai-je ici que les prières où l'action de grâces éclate avec la puissance la plus sublime ont souvent échappé aux martyrs, sur les bûchers, dans les prisons et sur un lit de torture¹? Grand spectacle en présence duquel l'Eglise peut s'écrier avec l'Apôtre : « Gloire

¹ Qu'on lise par exemple la dernière prière d'Adolphe Monod (voir ses *Adieux*), et qu'on nous dise si jamais l'action de grâces s'est exprimée d'une manière plus émue et plus admirable, au milieu d'aussi cruelles douleurs. Je pourrais également citer l'exemple d'un missionnaire ca-

à Dieu qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ notre Seigneur! »

Mes frères, je vous ai exhortés à la reconnaissance. Je vous ai montré toutes les bénédictions qui l'accompagnent. Il faut achever, mais il est un trait de ce sujet que je ne puis passer sous silence.

Nous sommes dans un moment d'ébranlement douloureux où les convictions les mieux affermies sont appelées à passer par le crible; l'Eglise en sortira victorieuse; l'Evangile en sortira justifié. Dans tous les temps, l'attaque a été facile; il est aisé de soulever contre la foi des objections multipliées et de triompher de ce que la réponse n'est pas toujours prête. Mais après cette première attaque, il faudra que la sagesse du siècle justifie à son tour de ses prétentions, il faudra qu'elle montre comment l'Evangile a pu naître, de quelle source humaine il est sorti, et c'est là que nous l'attendons.

Quoi qu'il en soit, la lutte est ardente, plus d'une âme est troublée, plus d'une âme a besoin

tholique, le P. Charbonnel, mort tout récemment martyr en Cochinchine. Ramené chaque matin devant le roi pour y être tenaillé : « Je bénissais Dieu, dit-il, et je versais des larmes de reconnaissance de ce que Jésus-Christ m'appelaït à le confesser de la sorte. »

de se fortifier. Eh bien ! entre tous les moyens d'affermir votre foi, avez-vous songé à ce que peut la reconnaissance ? Oui ! la simple habitude de compter tous les bienfaits de Dieu et de n'en pas oublier un seul. Je n'hésite pas à le dire, si vis-à-vis de telle objection spécieuse qui vient obscurcir votre intelligence, vous saviez vous souvenir de tout ce que vous avez trouvé dans l'Évangile de force, de vie et de lumière, je vous défie de ne pas vous sentir affermis.

Rappelez-vous, par exemple, ce que vous seriez sans ces croyances que l'on cherche à vous ravir. Qu'est-ce qui vous a soutenus dans les luttes obscures, mais décisives, de l'âme contre la chair et ses entraînements, si ce n'est la pensée du regard d'un Dieu vivant et saint, dont on nous dit que notre raison peut aujourd'hui se passer ? Qu'est-ce qui vous a donné ces convictions fermes de la conscience, qui ont été votre sauvegarde à l'heure de la tentation, si ce n'est l'Évangile à l'école duquel votre conscience et votre caractère se sont formés ? Qu'est-ce qui, dans les heures du déchirement, a seul pu vous garder contre la stupide résignation du fataliste, ou contre le désespoir sous lequel tant d'autres succombent, si ce n'est ces paroles inspirées et divines qui, seules, ont mis en

évidence la vie et l'immortalité? — Ah! songez à tout ce passé, où vous retrouvez à chaque pas sur votre route la trace d'un Dieu d'amour; songez à ces émotions saintes qui ont rempli autrefois votre âme, à ces douleurs et à ces joies, à toute cette vie intérieure qui a été votre vraie vie. Songez à ces repentirs, à ces chutes et à ces relèvements, à ces larmes versées aux pieds de Dieu, aux joies célestes du pardon. Etaient-ce là des illusions et n'étaient-ce pas au contraire les plus certaines des réalités? Souvenez-vous de ce que vous ont dit, à l'heure où l'illusion s'évanouit, ces lits de mort où vous avez vu le ciel s'ouvrir, où vous avez recueilli les dernières paroles, la dernière prière d'un être bien-aimé, et où vous avez senti toutes les puissances, toutes les consolations de l'éternité inonder votre âme. Ces expériences, ce sont les vôtres, et c'est tout ce passé, c'est tout ce trésor de grâces, de bénédictions que l'on vous demande d'oublier, parce que, sur un point, la critique moderne a troublé votre foi. Mais non, cela est impossible. Vous ne pouvez pas oublier votre histoire, vous ne pouvez pas déchirer ce passé, renier ce qu'il y a eu en vous de meilleur, de plus pur, de plus sanctifiant. Aveugle-né, comme celui de l'Évangile, vous ne pouvez pas méconnaître le

Sauveur qui vous a ouvert les yeux et rendu la vraie vie, et quand le monde vous demandera de le renier, vous vous rappellerez la réponse de Polycarpe, ce grand martyr de la primitive Eglise. Au tribunal du proconsul, en face des instruments de supplice, on lui disait : « Renie Jésus-Christ ! » mais lui, relevant sa tête blanchie : « Le renier ! s'écria-t-il, mais il y a quatre-vingts ans que je le sers, et il ne m'a fait que du bien. »

Ce que je dis à chacun de vous, je le dis à l'Eglise. Oh ! si l'Eglise savait se souvenir ! Si l'expérience des pères pouvait profiter aux enfants ! Si tous ces morts couchés dans le sépulcre pouvaient se relever et nous dire ce que furent pour eux ces croyances que nous, hommes d'un jour, nous voyons vaciller ! Si dans cette arène où l'on met en question aujourd'hui, au sein même de l'Eglise, les doctrines les plus précieuses de l'Evangile, tous ces grands témoins du passé pouvaient paraître et prendre la parole, quelle force pour nous, quel encouragement !

Enfin, mes frères, si ce monde qui nous entoure, ce monde léger, frivole, indifférent, si ce monde-là savait se souvenir, s'il savait se rappeler tout ce qu'il doit au Dieu de l'Evangile, tout ce qu'il serait sans lui ! Mais non, il n'y songera pas, et l'ingrati-

tude lui fermera les yeux. Vous la verrez, cette société moderne, qui doit au christianisme ce qu'elle a de meilleur et de plus précieux, le progrès, la liberté, le respect de la conscience, l'égalité véritable, l'espérance immortelle et la charité qui seule peut guérir ses souffrances matérielles et morales, vous la verrez oublier tout cela, oublier qu'en dehors des pays où la croix est plantée on ignore ces biens-là, on ne songe pas même à les regretter; vous la verrez accueillir avec une curiosité insensée toute les doctrines d'un jour qui prétendent prendre la place du christianisme dépassé; vous la verrez, ô douleur, s'emparer de tous les progrès, de toutes les lumières, de toutes les forces qu'elle doit à l'Évangile pour les tourner contre la divinité de l'Évangile et le rabaisser à son niveau. Ah! si par impossible elle pouvait réussir, si un jour, un seul jour, ce rempart de la foi chrétienne pouvait être renversé, si Dieu dans sa justice laissait ces ingrats à eux-mêmes et leur retirait sa lumière, on pourrait apprécier ce que valent ces croyances que nous défendons avec trop de mollesse, et à l'affreuse obscurité qui envahirait le monde, on mesurerait la splendeur du soleil qui s'est éteint. Dieu ne le fera pas! lui qui depuis soixante siècles envoie sa vie et ses bénédictions

à cette terre qui le méconnaît et l'oublie, lui qui, dans la personne de son Fils, a sur la croix sauvé un monde qui l'a crucifié et maudit, il la bénira encore cette race ingrate, et son amour, plus fort que toutes nos révoltes, brillera dans toute sa beauté quand ces voix qui le blasphèment se seront éteintes dans le silence de la mort.

O puissance de la bonté divine, si d'autres te méconnaissent, nous nous inclinons devant toi, et, saisis de confusion à la vue de notre propre ingratitude, nous redirons désormais avec le Psalmiste : « Mon âme ! bénis l'Éternel et n'oublie pas un de ses bienfaits ! »